

De la variabilité des langues à la variabilité du réel

De la variabilidad de las lenguas a la variabilidad de lo real

From the Variability of Languages to the Variability of What is Real

Nour-Eddine Fath

nourfath@hotmail.com

Profesor de la Universidad Sidi Mohamed Ben Abdellah, Fez, Marruecos

« *Chaque société a pour logique les raisonnements
que lui inspire la syntaxe de son langage* »

Paul Masson-Oursel

Résumé

Cet article tient pour acquise la thèse de la relativité linguistique. Nous pensons, en effet, que la langue constitue une certaine analyse de l'expérience, un certain découpage du monde et qu'à ce titre, elle procure à ses locuteurs une sorte de prisme à travers lequel ils sont tenus à une certaine représentation du réel. Les images du réel, obtenues dans chaque langue particulière, ne sont donc jamais exactement superposables; si bien que lorsque nous parlons du monde, dans deux langues différentes, nous ne parlons jamais tout à fait du même monde. Les mondes où vivent des communautés linguistiques différentes sont, ainsi, des mondes distincts, pas simplement le même monde avec d'autres étiquettes. Bref, une langue ne constitue pas une simple nomenclature. Relativement à des catégories grammaticales spécifiques, chaque langue, en effet, façonne les représentations mentales de ses locuteurs, en leur procurant une certaine vision du réel. La faculté de juger des locuteurs n'en est, cependant, pas, pour autant, déterminée par une hypothétique intelligence collective, qui serait issue du partage d'une vision du monde et d'une expérience communes. La vérité langagière étant foncièrement relative, puisque dépendant du *ego-hic-nunc* des locuteurs, la vision du réel en est, en effet, ainsi, variable non seulement à l'échelle des communautés linguistiques - chacune appréhendant le monde à travers ce que sa langue en fournit comme vision, mais à l'échelle, aussi, des locuteurs, à l'intérieur d'une même communauté - chaque locuteur, relativement à son « univers de croyance », croyant être vrai ce qui ne l'est pas nécessairement pour un autre.

Mots-clés: *anthropologie, relativisme linguistique, relativisme culturel, vision du monde, diversité du réel, univers de croyance.*

Revista Electrónica Matices en Lenguas Extranjeras, número 8. ISSN 2011-1177. Páginas 19-32.

Universidad Nacional de Colombia - Facultad de Ciencias Humanas - Departamento de Lenguas Extranjeras. Bogotá. <http://revistas.unal.edu.co/index.php/male>

Resumen

Este artículo da por sentado la teoría de la relatividad lingüística. Creemos, en efecto, que la lengua constituye un cierto análisis de la experiencia, una cierta división del mundo y, como tal, proporciona a sus hablantes una clase de prisma a través del cual están obligados a una cierta representación de la realidad. Las imágenes de la realidad, obtenidas en cada lengua particular, por consiguiente, no se superponen nunca de manera exacta; de modo que, cuando hablamos del mundo en dos lenguas diferentes, nunca hablamos exactamente del mismo mundo. Los mundos habitados por comunidades lingüísticas diferentes son mundos distintos, no sólo el mismo mundo con otras etiquetas. En cualquier caso, una lengua no constituye una nomenclatura sencilla. En relación con las categorías gramaticales específicas, cada lengua, de hecho, plasma las representaciones mentales de sus hablantes, proporcionándoles una cierta visión de la realidad. La facultad de juzgar a los hablantes, no está, determinada por una inteligencia colectiva hipotética, que sería el resultado de una división común, de una visión del mundo y de una experiencia colectiva. La verdad lingüística es profundamente relativa, pues depende del *ego-hic-nunc* de los hablantes, la visión de la realidad es, en efecto, variable no sólo en la escala de las comunidades lingüísticas, - cada quien captura el mundo a través de lo que su lengua le da como visión, pero también en la escala de los hablantes, dentro de una misma comunidad - cada hablante, en relación con su "universo de creencias", cree que algo es verdad, pero que no es necesariamente para otro hablante.

Palabras clave: *antropología, relativismo lingüístico, relativismo cultural, visión del mundo, diversidad de la realidad, universos de creencias.*

Abstract

This article takes for granted the theory of linguistic relativity. We believe, indeed, that language is some analysis experience, a certain vision of the world and, as such, it provides its speakers a kind of prism through which they are bound to a certain representation of reality. The images of reality, obtained in each particular language, are never fully overlap; nevertheless when we talk about the world, in two different languages, we never talk quite about the same world. The worlds inhabited by different linguistic communities are, thus, distinctive worlds, not just the same world with other labels. In brief, a language does not constitute a simple nomenclature. In relation to specific grammatical categories, each language indeed shapes the mental representations of its speakers, providing them a definite vision of reality. The ability to judge the speakers is, however, not determined by a hypothetical collective intelligence, which would come from the common division, a world view and a collective experience. The language is inherently relative truth, as it is deeply dependent of the Ego speakers, the worldview is, indeed, well varying not only across linguistic communities - each capturing the world through a language that provides a vision, but also through the speakers' scale, within the same community, each speaker in connection with its "universal belief" believing that to be true but not necessarily for others.

Revista Electrónica Matices en Lenguas Extranjeras, número 8. ISSN 2011-1177. Páginas 19-32.
Universidad Nacional de Colombia - Facultad de Ciencias Humanas - Departamento de Lenguas Extranjeras.
Bogotá. <http://revistas.unal.edu.co/index.php/male>

Key words: *anthropology, linguistic relativism, cultural relativism, worldview, diversity of reality, universe of belief.*

Référence, sémantique et cognition

Chaque langue découpe le monde à sa manière, moyennant des formes et des catégories spécifiques et procure, à ce titre, à ses locuteurs une sorte de prisme, à travers lequel ils sont tenus à une certaine représentation du réel (Détrie, Siblot & Vérine 2001; Fath, 2015). Le réel n'existe donc pas vraiment, en soi ; il se construit à travers ce que la langue fournit comme vision du monde. De ce point de vue, nulle entité mondaine, telle qu'elle soit, êtres, objets, propriétés des êtres et objets, leurs relations, etc., ne saurait exister, pour une communauté linguistique donnée, que dans la mesure où, à l'intérieur de la nomenclature en usage, il est un item linguistique qui lui est proprement dédié et qui lui renvoie (Kleiber, 2001a) ; étant entendu qu'on ne peut renvoyer à quelque chose que s'il y a quelque chose à quoi *référer*, donc que si ce quelque chose *existe*. « Accepter que les expressions linguistiques réfèrent à quelque chose, c'est-à-dire accepter qu'elles ont un référent, revient en effet aussi, d'une certaine manière du moins, à accepter l'existence de ce référent » (Kleiber, 2001b, p. 336).

La référence, *i. e.* « la relation qui unit une expression linguistique au « quelque chose » qu'elle exprime » (Kleiber, 1997, p. 15) apparaît donc sous-tendue par un engagement ontologique postulant l'*existence*, dans ce qui constitue le monde, des entités auxquelles réfèrent les expressions linguistiques. « Tout ce à quoi on réfère doit exister » (Searle, 1972, p. 121). Une telle conception de la référence, lumineuse de simplicité, se heurte pourtant immédiatement à l'obstacle que constituent les entités fictives qui n'ont, de fait, aucun référent dans le monde, par exemple le père Noël, les centaures, les licornes, etc. Il faut, du coup, étendre l'accès de la référence à l'ensemble des mondes et univers possibles, *i. e.* que la référence soit définie comme la fonction par laquelle « un signe linguistique [...renvoie] à un objet du monde extralinguistique, réel ou imaginaire » (Dubois, Giacomo, Guespin, Marcellesi, Marcellesi & Mevel, 2001, p. 404). La référence apparaît ainsi comme étant une relation entre la langue et le monde, un lien entre des items linguistiques, ou expressions référentielles, et des entités extralinguistiques, ou référents.

Le rapport au monde, qui semble aller de soi, pour définir la relation de référence, n'en est, cependant, pas moins problématique. Il pose en fait tout le problème, très général - et très redoutable- du rapport entre la langue et le réel (Depecker, 2002; Jacob & Noëlla, 1990). La question étant, dès lors, de savoir si le réel a une existence propre, indépendante de la langue, ou est-il conditionné par celle-ci (Gosselin, 2005). Interroger, en sémantique, la relation entre langue et réel, c'est, inévitablement, aussi, dans une certaine mesure du moins, questionner la relation entre langue et pensée, la pensée étant la somme des représentations *mentales* - faites du réel. Du coup, la question corollaire est de savoir si la

pensée a une quelconque indépendance par rapport à la langue ou est-elle forgée par celle-ci.

La problématique de la relation langue-réel, qui n'a pas manqué d'alimenter une controverse importante, au sein de la communauté des sémanticiens modernes (Kleiber, 2001a, 2001b; Koren, 2004), a engendré deux modèles du sens, diamétralement opposés, le « paradigme objectiviste » et le « paradigme constructiviste » (Kleiber, 2001b), qui passent pour être, respectivement, proches, sur la question de la relation langue-pensée, de l'hypothèse modulariste (Fodor, 1986) et de l'hypothèse dite de la « relativité linguistique », plus connue sous le nom de l'« hypothèse Sapir-Whorf » (Sapir, 1953; Whorf, 1969)

Paradigme objectiviste et hypothèse modulariste

Le paradigme objectiviste procède de l'objectivisme, appelé aussi « réalisme métaphysique » (Putnam, 1984), dont la position, assez facile à entendre, du reste, puisque conforme à l'intuition et au bon sens commun (Kleiber, 2001b) consiste, pour l'essentiel, en trois postulats fondamentaux (Bächtold, 2005). Le premier postulat porte sur la description de l'existence du monde : le monde, composé d'« éléments, qui possèdent certaines propriétés et qui interagissent suivant certaines lois » existe en soi, c'est-à-dire indépendamment du fait que nous le percevions ou non; le second sur la question de la relation matière-esprit : il s'agit d'une conception strictement dualiste, qui envisage l'esprit, phénomène interne et abstrait, et la matière, phénomène externe et concret, comme deux données différentes et indépendantes l'une de l'autre ; et le troisième sur la conception de la connaissance : une véritable connaissance du monde consiste à établir une représentation « parfaitement isomorphe » au monde, tel qu'il est en lui-même.

Du coup, en sémantique objectiviste, la notion de référence, est, on ne peut plus, simple: de même que les « éléments du monde » sont conçus comme existant en soi, *i. e.* indépendamment de toute expérience perceptuelle, de même les entités du réel, qui constituent les référents des expressions linguistiques, sont conçus comme existant objectivement, et donc indépendamment du langage. Il en est de même du concept du sens, dont il est supposé que les traits le constituant correspondent aux propriétés définitoires, spécifiques au référent de l'expression à laquelle il est associé et que, par conséquent, il correspond à un sens « référentiel par nature », *i. e.* « un sens objectif ». « Le sens référentiel [...] est ainsi un sens objectif, parce que les traits qui le constituent sont des traits objectifs, c'est-à-dire des traits intrinsèques ou inhérents du référent » (Kleiber, 2001b, p. 338).

Parce qu'il est référentiel, le sens conditionne largement la référence : une expression ne saurait désigner adéquatement une entité particulière du réel, quelle qu'elle soit, qu'à la seule condition que son sens corresponde aux propriétés de l'entité en question. Le sens

décrit donc une liste de conditions, appelées « conditions de vérité » ou « conditions de satisfaction » ou encore « conditions d'application » (Récanati, 1997), qui doivent être remplies pour que la référence puisse s'établir entre une entité du réel et une expression linguistique. Sens et référence sont donc inséparables, le sens des expressions de la langue étant dicté par leur capacité ou incapacité à correspondre aux entités du monde.

Ainsi, tout ne saurait être *cerf* ou *canard* (Ferrand, 2001), et tout le monde ne saurait être *Le vainqueur d'Austerlitz* ou *Le vaincu de Waterloo*, de même que toute situation ou tout état de choses ne peut se voir attribuer la phrase *Le chat est sur le paillason* (Bonnot, Durafour, Keller & Sock, 2001). Pour que des individus puissent être respectivement désignés de *cerf* et *canard* il faut qu'ils satisfassent à un ensemble de conditions comme, pour le premier, « animal », « quadrupède », « herbivore », « vit dans les bois », etc. , et pour le second, « animal », « vit dans l'eau », « migre », « nage », etc. De même, pour être désigné comme *Le vainqueur d'Austerlitz* ou *Le vaincu de Waterloo*, il faut avoir gagné à Austerlitz ou perdu à Waterloo et pour que l'on ait la phrase *Le chat est sur le paillason*, il faut qu'il y ait un chat, un paillason et que le premier soit sur le second.

C'est donc le sens objectif - référentiel, dénotatif ou encore vériconditionnel - dont il estime qu'il est stable et, par conséquent, définissable hors contexte, que le paradigme objectiviste favorise - rejetant ainsi, hors de ses centres d'intérêt, entre autres, le sens connotatif, qu'elle juge « instable », « foncièrement subjectif » et « variable selon les contextes » et, plus généralement, tous les sens « issus de l'imagination », dont les figures de tropes, la métaphore, la métonymie etc., celles-ci étant jugées de simples « produits de l'esprit » (Kleiber, 2001b).

En rapport avec cette position, trois corollaires sont à souligner. Le premier porte sur la fonction du langage : celui-ci a pour tâche de décrire le monde tel qu'il est, unique et préexistant, et non pas tel qu'il paraît être ou tel qu'il est perçu ; le second concerne le rapport du langage au monde : ceux-ci sont distincts et indépendants, le langage étant le miroir, le reflet fidèle du monde ; le troisième porte sur le rapport du langage à la pensée : le sens déterminant la référence, le langage apparaît comme instrument d'expression de la pensée ; langage et pensée sont, de ce point de vue, distincts et indépendants.

Sur la thèse de l'autonomie de la sphère de la pensée relativement à son expression linguistique, la sémantique objectiviste est proche du paradigme modulariste de Fodor, (1986) appelé aussi « paradigme computo-représentationnel symbolique » (Fuchs, 2009), très largement inspiré des travaux de Chomsky (1984). L'hypothèse est que l'esprit-cerveau humain ne fonctionne pas comme un tout. Il est composé d'un certain nombre de modules spécialisés qui fonctionnent *automatiquement, inconsciemment, et indépendamment les uns des autres*. Chacun de ces modules est d'ailleurs décomposable en sous-modules. Parmi tous les modules liés à la perception, l'action motrice, la mémoire, etc., il en existe un qui est dédié au traitement du langage et qui est composé des sous-modules : sémantique, syntaxique, morphologique, phonologique, etc. L'ensemble est

coordonné par un système central, quant à lui, *non-spécialisé, conscient, lent et séquentiel* qui est chargé d'intégrer et de mettre en relation les informations issues des différents modules. Pour le modularisme, langage et pensée sont donc distincts et indépendants : la pensée, qui siège dans le système central de l'esprit-cerveau, étant communicable indépendamment du moyen de transmission - et donc du langage qui lui-même constitue, ni plus ni moins, un module « périphérique » de simple entrée et sortie d'informations, au même titre que les modules de perception, ou de motricité, etc. (Fuchs, 2009)

Paradigme constructiviste et hypothèse relativiste

Les constructivistes estiment que le monde n'existe pas en soi, indépendamment de nous - comme le fait valoir l'objectivisme. Selon eux, en effet, nous ne pouvons pas savoir quel est le monde objectif, ni quel est vraiment le réel. En fait, ce que l'on croit être le monde n'est, au demeurant, qu'une image du monde, forgée par nos dispositifs perceptuels et nos acquis expérimentiels, en interaction avec ce monde, et non le reflet exact de ce monde lui-même (Glaserfeld, 1988). Ce que l'on nomme réel n'en est, de ce point de vue, qu'une construction de l'esprit, qui ne préexiste pas au prisme de la subjectivité.

La remise en cause de la notion d'objectivité est, pour le paradigme objectiviste, d'autant plus lourde qu'elle s'accompagne, comme on pouvait s'y attendre, de critiques, d'abord, de la conception référentielle du sens, qui consiste à réduire ses traits constitutifs aux traits intrinsèques au référent ; cette conception n'étant, en fait, pertinente, et donc valable, que pour les seuls noms « à dénoté concret » - ce qui, par ricochet, fait des définitions sémantiques proposées davantage des descriptions des référents plutôt que des définitions sémantiques des mots qui permettent de les désigner. Les noms à dénoté abstrait, par exemple des noms comme oisiveté, passé, mensonge, etc., ne cadrent pas avec l'approche référentielle du sens, parce que, évidemment, leurs référents sont difficilement descriptibles par des traits référentiels - ce qui, au passage, explique amplement leur marginalisation par les analyses objectivistes. Ensuite, de sa prétendue objectivité, les traits qui le composent correspondant, plutôt, à des traits subjectifs, largement tributaires du « point de vue » et de « l'analyste » et dont la validité universelle est peu garantie (Cadiot & Nemo, 1997; Lakoff, 1987). Enfin de sa stabilité, le hors-contexte n'existant pas, le sens de tout item lexical n'est, de ce point de vue, pas donné mais se construit à chaque fois, contextuellement.

A la faveur des critiques, formulées à l'encontre du modèle référentiel du sens, se sont développés, au cours des dernières années de nombreux courants rassemblés sous la dénomination « paradigme constructiviste » (Kleiber, 2001b, p. 18) avec, en somme, deux revendications principales. Les référents des expressions linguistiques, ne préexistant pas au discours, il s'agit d'abord de revendiquer une référence intralinguistique (Attal, 1994) : les expressions linguistiques renvoient seulement à des représentations mentales, qui n'existent que dans et par le discours - et non plus à des référents, entités d'un monde extralinguistique. La référence étant ainsi purement interne au langage, il s'agit par ailleurs

de revendiquer un sens fondamentalement « dynamique » - et non plus un sens objectif, stable ou encore conventionnel.

En rapport avec la position constructiviste, trois corollaires doivent être relevés, ici également. Ils concernent pareillement, d'abord, la fonction du langage : les référents n'étant plus des éléments objectifs, existant dans le réel, mais des représentations mentales, la tâche du langage consiste, pour l'essentiel, à nous permettre de *découper* le monde tel que nous le percevons (Glaserfeld, 1988). Ensuite, les rapports entre langage et réel : aucun réel de vraiment réel n'existant objectivement, de plus, le seul réel, constitué par notre perception et notre expérience, n'ayant de validité et d'existence que par et dans le discours, on peut en déduire que langage et réel sont indissociables. Enfin, les rapports entre langage et pensée : la pensée, *i. e.* le découpage du monde, s'organisant dans le seul cadre du langage, on peut en déduire que les deux sont indissociables, la pensée dépendant du langage.

La conception constructiviste des rapports langue-pensée est très proche de l'hypothèse dite de la « relativité linguistique », davantage connue sous le nom de l'« hypothèse Sapir-Whorf » - dénomination qui n'en prête pourtant pas moins à confusion : il ne s'agit, d'abord, pas, comme on pourrait le croire, d'une hypothèse, à proprement parler, mais d'un fait linguistique, d'une approche générale du rôle du langage dans la pensée. Ensuite, Benjamin Whorf n'y a pas, non plus, comme on pourrait également le penser, le statut de co-auteur ; l'hypothèse, ayant été antérieurement initiée par Edward Sapir, inspiré, qui plus est, par des travaux plus anciens, entre autres, ceux de Leibniz et Humboldt, elle a été reprise par Whorf, qui l'a par ailleurs radicalisée.

En quoi consiste exactement la relativité linguistique? En termes lapidaires mais précis, en ceci : les catégories linguistiques conditionnent les représentations mentales. Autrement dit, une langue constitue nécessairement une certaine analyse de l'expérience, une certaine vision du monde et procure, à ce titre, à ses usagers une sorte de prisme à travers lequel ils sont tenus à une certaine représentation du réel (Fath, 2015). En conséquence, des locuteurs de langues différentes n'ont pas, du même réel, des représentations convergentes. Le fait est que, pour Sapir:

Le « monde réel » est, dans une grande mesure inconsciemment construit à partir des habitudes langagières du groupe. Deux langues ne sont jamais suffisamment semblables pour être considérées comme représentant la même réalité sociale. Les mondes où vivent des sociétés différentes sont des mondes distincts, pas simplement le même monde avec d'autres étiquettes. » (Cité par Détrie et al., 2001, p. 138).

Le réel n'existe donc pas vraiment ; il n'existe qu'à travers ce que la langue en donne comme vision. De ce point de vue, il existe autant de réels, de visions du monde que de langues.

Chaque langue est un vaste système de structures, différent de celui des autres langues, dans lequel sont ordonnées culturellement les formes et les catégories par lesquelles l'individu non seulement communique mais aussi analyse la nature, aperçoit ou néglige tel ou tel type de phénomènes et de relations, dans lesquelles il coule sa façon de raisonner, et par lesquelles il construit l'édifice de sa connaissance du monde [...]. Nous disséquons la nature suivant des lignes tracées d'avance par nos langues maternelles (Whorf, 1969, p. 47).

Variabilité des langues, pluralité des réels et univers de croyance

L'idée que le découpage linguistique ne coïncide pas avec le réel, cet impossible à saisir sans l'intermédiaire du langage a pour conséquence que la vision du monde des locuteurs se trouve entièrement déterminée par la structure de leur langue. Ainsi, par exemple, les Samis de la Laponie norvégienne, sur des critères d'âge, sexe, fécondité, pelage, lignée, etc., ont une centaine de noms pour désigner une variété de renne (Delaporte, 2002) ; les Esquimaux, sur également des critères divers, de consistance, blancheur, éclat, limpidité, teneur en eau liquide, etc., ont, aussi, une vingtaine de mots pour évoquer, avec nuance, plusieurs sortes de neige (Marchal & Montclair, 2007) ; les Arabes, du Moyen-Orient notamment, possèdent, pareillement, plusieurs noms pour renvoyer, avec finesse, à une variété de chameau (Boisson & Thoiron, 1997) et de datte ou de dattier (Tersis, 2002). Or, ces classifications, en types distincts du « renne », de la « neige » du « chameau » et de la date ou du dattier, sont littéralement impensables pour quelqu'un, de culture exogène, un Français par exemple, qui, dans le cas en l'espèce, ne dispose que des seuls noms génériques « renne », « neige », « chameau » et « datte ». Inversement, pour un Sami, un Esquimau et un Arabe, les seuls noms génériques sont également pratiquement inconcevables.

Une langue conditionne donc la pensée de ses usagers - en leur imposant précisément une manière spécifique de découper le réel. Donc, dans l'absolu, le réel n'est pas donné mais construit ; et il est construit, non pas de manière fortuite, mais en adéquation avec le vaste système de structures, spécifique à chaque langue, au sein duquel sont préalablement culturellement ordonnancées les formes et les catégories, par lesquelles les usagers communiquent, mais aussi se représentent le réel, « apercevant » ou plutôt « négligeant » tel ou tel type de phénomènes et/ou de relations, et dans lesquelles ils impriment cette représentation du réel.

L'idée que la vision du réel s'opère suivant des perspectives définies d'avance par la langue et que, par conséquent, il y a autant de réels que de langues, constitue, aujourd'hui, le bien commun de toute la linguistique actuelle - au-delà des critiques dont cette idée a été

l'objet, autant de la part d'anthropologues, de linguistes que de psychologues (Larrivée, 2008). Ainsi, lorsque Cohen (1947, p. 398) écrit que « chaque peuple a la logique que révèle la syntaxe de son langage » et quand Benveniste (1954, p. 133) affirme :

On discerne que les catégories mentales et les lois de la pensée ne font, dans une large mesure, que refléter l'organisation et la distribution des catégories linguistiques », ou encore : Nous pensons un univers que notre langue a d'abord modelé (1966, p. 6).

Ils admettent, tous deux, que les structures des diverses langues amènent leurs usagers à avoir du monde une vision différente.

« Nous mesurons jusqu'à quel point c'est la langue que nous parlons qui détermine la vision que chacun de nous a du monde » assure, de son côté, Martinet (1957, p. 116), au terme de son étude sur « L'arbitraire linguistique et la double articulation ». Et c'est à la même conclusion qu'il arrive (1968, p. 196) au terme de son étude sur « l'opposition verbo-nominale » : « La structure linguistique que l'individu reçoit de son entourage est essentiellement responsable de la façon dont s'organise sa conception du monde ». Calvet (2004), dans son article « Sapir Edward (1884-1939) », va également dans le même sens :

[...] Il est probable que l'hypothèse selon laquelle la langue conditionne la vision du monde d'une communauté linguistique doit être retenue et, en particulier dans le domaine des études sémantiques, elle a été reprise et affinée par les générations ultérieures.

Une langue ne constitue donc pas une simple nomenclature. Elle est indissociablement liée à une représentation du réel, représentation qu'elle impose à ses usagers, sans, pour autant, les priver de leur liberté de juger. En effet, contrairement à la vérité logique, tranchée et définitive, de type vrai / faux, la vérité langagière est plutôt, « modulée et floue », de type \pm vrai / \pm faux, ne valant qu'à l'intérieur de ce que Martin (1987; 1992) appelle l'« univers de croyance » des locuteurs, *i. e.* l'ensemble indéfini des propositions auxquelles un locuteur, au moment où il s'exprime, est en mesure d'attribuer une valeur de vérité, *i. e.* des propositions qui sont pour lui *décidables*. Lorsqu'elles sont décidables, les propositions peuvent donc se voir attribuer différentes valeurs *aléthiques* et *déontiques*, telles que : *vrai, faux, certain, incertain, probable, possible, impossible, exclu, nécessaire, facultatif, obligatoire, permis, interdit*. Un locuteur peut évidemment ne pas être en mesure d'attribuer une valeur de vérité à certaines propositions, auquel cas celles-ci sont réputées, dès lors, *indécidables*. Un univers de croyance, au passage, s'organise en mondes : le *monde potentiel* et le *monde contrefactuel* qui, tous deux, se définissent par rapport au *monde de référence*, celui que le locuteur considère comme le *monde réel*. Ainsi le monde potentiel est l'ensemble des propositions dont aucune n'est contradictoire avec le monde de référence du locuteur, tandis que le monde contrefactuel possède au moins une

telle proposition contradictoire. Ainsi, l'énoncé *Si Pierre avait réussi, il serait, cette année, au collège*, qui laisse entendre que « Pierre n'a pas réussi », correspond à la situation suivante : la proposition « Pierre a réussi » est fausse dans le monde réel, et vraie dans le monde contrefactuel créé par l'énoncé.

Conclusion

Depuis les travaux, au début du vingtième siècle, de Sapir (1953) et Whorf (1969), dont notamment la thèse de la relativité linguistique, qui passe pour constituer l'acte de naissance d'une véritable science anthropologique, à la croisée de l'ethnologie et de la linguistique, le fait est que chaque langue organise le monde à sa propre façon et en établit, par là-même, des éléments qui lui sont particuliers. Les éléments du monde dans une langue donnée ne reviennent, donc, jamais tout à fait, sous la même forme, dans une autre ; chaque langue négligeant ce qu'une autre langue perçoit ou distinguant ce qu'une autre oublie, divisant ce qu'une autre langue unit ou unissant ce qu'une autre divise, etc. Une langue constitue donc un certain découpage du monde, une certaine analyse de l'expérience, s'apparentant, ainsi, à un « immense filet » (Kerbrat-Orecchioni, 1996) à travers les mailles duquel ses locuteurs sont tenus à une certaine représentation du réel. Les locuteurs n'en sont pas pour autant privés de leur faculté de juger. C'est que, contrairement à la vérité logique, « absolue », « inconditionnelle » et « de validité non restreinte », la vérité du langage naturel est, plutôt, de nature relative et, donc, changeante, non seulement d'une communauté linguistique à une autre, *i. e.* d'une culture à une autre, chacune appréhendant le réel à travers ce que la langue en usage en donne comme vision, mais à l'intérieur d'une même communauté, chaque locuteur, relativement à son « univers de croyance », croyant être vrai ce qui ne l'est pas nécessairement pour un autre.

Références

- Attal, P. (1994). *Questions de sémantique. Une approche comportementaliste du langage*. Louvain-Paris : Peeters.
- Benveniste, E. (1954). Tendances récentes en linguistique générale. *Journal de Psychologie, janvier-juin*, Pages 103-145.
- Benveniste, E. (1966). *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard. Paris. Vol. 1.
- Boisson, C., et Thoiron, P. (1997). *Autour de la dénomination*. Lyon : Presses Universitaires.
- Bonnot, J. - Fr., Durafour, J. -P., Keller D. et Sock, R. (2001). *Percevoir : monde et langage. Invariance et variabilité du sens vécu*. Bruxelles : Editions Mardaga.
- Cadiot, P., et Nemo, F. (1997). Propriétés extrinsèques en sémantique lexicale. *French Language Studies*, 7. Pages. 127-146.
En.ligne
<http://www.researchgate.net/publication/231881444> Propriétés extrinsèques en sémantique lexicale (Consulté le 20 février 2015).
- Calvet, L. - J. (2004). « Sapir Edward (1884-1939) » In *Encyclopædi Universalis*.
En ligne <http://www.universalis.fr/encyclopedie/edward-sapir/> (Consulté le 28 décembre 2014).
- Chomsky, N. (1984). *Modular Approaches to the Study of the Mind*. San Diego : California State University Press.
- Cohen, M. (1947). *Faits linguistiques et faits de pensée*. Paris : Presses universitaires de France. p. 398.
- Depecker, L. (2002). *Entre signe et concept : éléments de terminologie générale*. Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.
- Détré, C., Siblot, P., et Verine, B. (2001). *Termes et Concepts pour l'analyse du discours – une approche praxématique*. Paris : Éditions Champion.
- Dubois, J., Giacomo, M., Guespin, L., Marcellesi, Ch., Marcellesi, J. -B. & Mevel, J. - P. (2001). *Dictionnaire de linguistique*. Paris : Larousse.

- Fath, N. (2015). Langue, vision du monde et dynamique identitaire. In : *Synergie Monde Arabe*, n. 9 (à paraître).
- Ferrand, L. (2001). *Cognition et lecture. Processus de base de la reconnaissance des mots écrits chez l'adulte*. Bruxelles : De Boeck Supérieur.
- Fodor, J. (1986). *La Modularité de l'esprit. Essai sur la psychologie des facultés* (A. Gerschenfeld, Trad.). Paris : Éditions de Minuit. (Œuvre originale publiée en 1983).
- Fuchs, C. (2009). La linguistique cognitive existe-t-elle ? *Quaderns de Filologia*, 14. Pages.115-133.
En ligne <http://roderic.uv.es/bitstream/handle/10550/30277/115.pdf?sequence=1>
(Consulté le 2 décembre 2014).
- Glaserfeld, E. (1988). Introduction à un constructivisme radical. In : Watzlawick, P. (éd.). *L'invention de la réalité, comment savons-nous ce que nous croyons savoir ? contributions au constructivisme*. Paris : Seuil. Pages.19-43.
- Gosselin, L. (2005). *Temporalité et modalité*. Bruxelles : De Boeck Supérieur.
- Jacob, A., et Noëlla B. (1990). *Anthropologie du langage : construction et symbolisation*. Bruxelles : Editions Mardaga.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1996). Sémantique. In : *Encyclopædia Universalis*.
En ligne <http://www.universalis.fr/encyclopedie/semantique/5-bilan/> (Consulté le 25 décembre 2014).
- Kleiber, G. (1997). Sens, référence et existence : que faire de l'extra-linguistique ? *Langages*, 127. Pages 9-37. En ligne http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458726x_1997_num_31_127_2123 (Consulté le 13 mars 2015).
- Kleiber, G. (2001a). Remarques sur la dénomination. *Cahiers de Praxématique*, 36. Pages 21-41. En ligne <https://praxematique.revues.org/284> (Consulté le 28 janvier 2015).
- Kleiber, G. (2001b). Sur le sens du sens : objectivisme et constructivisme. In : Keller, D., Durafour, J.-P., Bonnot, J.-F. et Sock, R. (éds). *Percevoir : monde et langage*. Bruxelles : Mardaga. Pages 335-370. En ligne <https://books.google.co.ma/books?id=iYPu_Mewf84C&pg=PA335&lpg=PA335&dq=%22Sur+le+sens+du+sens+:+objectivisme+et+constructivisme%22&source=bl&ots=GWvKPdiIJz&sig=VaswZHG9IGJo1gJDXIK7Nt64zME&hl=fr&sa=X&ei=H>

XAYveIGG8nYPPwgZgO&redir_esc=y#v=onepage&q=%22Sur%20le%20sens%20du%20sens%20%3A%20objectivisme%20et%20constructivisme%22&f=false (Consulté le 28 mars 2015).

Koren R. (2004). Sur la critique du constructivisme en communication. *Questions de communication*, 5. Pages 203-211.

En ligne <http://questionsdecommunication.revues.org/7110> (Consulté le 20 décembre 2014).

Lafontant, J. (1995). Langues, cultures et territoires, quels rapports? *Cahiers franco-canadiens de l'ouest*, vol. 7, N° 2. Pages 227-248.

En ligne <http://criec.uqam.ca/upload/files/Lafontant.pdf> (Consulté le 28 février 2015).

Lakoff, G.(1987). *Women, Fire and Dangerous Things. What Categories reveal about the Mind*. Chicago and London: The University of Chicago Press. En ligne

<http://emilkirkegaard.dk/en/wp-content/uploads/George-Lakoff-Women-Fire-and-Dangerous-Things.pdf> (Consulté le 30 janvier 2015).

Larrivée, P. (2008). *Une histoire du sens: panorama de la sémantique linguistique depuis Bréal*. Bern : Peter Lang.

Marchal, S., & Montclair, F. 2007. *L'épreuve de français aux concours pour adultes: méthodologie de l'épreuve écrite*. Besançon : Presses Univ. Franche-Comté.

Martin, R. (1987). *Langage et croyance. Les univers de croyance dans la théorie sémantique*. Bruxelles : Mardaga.

Martin, R. (1992). Pour une logique du sens. *Paris : P.U.F.*

Martinet. A. (1968). *La linguistique synchronique. Etudes et recherches*. Paris : Presses Universitaires de France.

Putnam, H. (1984). *Raison, vérité et histoire*. Paris : Les éditions de Minuit.

Récanati, F. (1997). La polysémie contre le fixisme. *Langue française*, 113. Pages. 107-123.

Sapir, E. (1953). *Le langage. Introduction à l'étude de la parole* (S. M. Guillemin, Trad.). Paris : Payot. (Œuvre originale publiée en 1921).

Revista Electrónica Matices en Lenguas Extranjeras, número 8. ISSN 2011-1177. Páginas 19-32.

Universidad Nacional de Colombia - Facultad de Ciencias Humanas - Departamento de Lenguas Extranjeras. Bogotá. <http://revistas.unal.edu.co/index.php/male>

- Searle, J. R., (1972). *Les actes de langage* (H. Pauchard, Trad). Paris : Hermann. (Œuvre originale publiée en 1969).
- Tersis, N. (2002). *Lexique et motivation, Perspectives ethnolinguistiques*. Paris : Peeters - Séries: SELAF - Société d'Études Linguistiques et Anthropologiques de France, 400.
- Whorf, B. (1969). *Linguistique et anthropologie* (C. Carme, Trad.). Paris : Denoël, Gonthier. (Œuvre originale publiée en 1964).